

CHAMPAUBERT



LA CAMPAGNE DE 1914



Bibliothèque Maison de l'Orient



135207

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS

5-7, Rue des Beaux-Arts



NANCY

18, Rue des Glacis

Prix : 10 centimes

Bibliothèque
SALOMON REINACH

LA CAMPAGNE DE 1914

Avant que commencent à se dérouler les nouvelles opérations de guerre qui se préparent pour 1915, on lira avec fruit les pages illustrées de schémas très simplifiés, dans lesquelles un écrivain militaire, dont on reconnaîtra la compétence à la clarté même de son exposé, a résumé, analysé et expliqué les phases successives de la campagne de 1914, sur le front qui s'étend de la Belgique à l'Alsace. Dans cette revue sincère des événements passés, de leurs causes et de leurs effets, on puisera une confiance raisonnée, une foi absolue en la force de notre armée et en la maîtrise de ses chefs.

LES DOCTRINES STRATÉGIQUES EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

Après les dures épreuves de 1870, la France meurtrie n'eut d'abord d'autre pensée que de se protéger d'une invasion future; elle voulut garantir sa frontière par une barrière de forteresses. Le général Séré de Rivières, chargé de tracer notre ligne de défense, fit construire les systèmes fortifiés de la Meuse (Verdun-Toul) et de la Moselle (Épinal-Belfort), qui ne laissaient libres que deux trouées étroites entre le Luxembourg et la Suisse.

A cette époque, Moltke régnait en maître absolu sur l'armée allemande. Le vieux maréchal s'était toujours montré plein de mépris pour les fortifications et les camps retranchés, dont « l'histoire, disait-il, se confond avec celle des capitulations ». Il n'attachait d'importance qu'à la rapidité de la concentration des armées sur la frontière et c'est pourquoi il s'attacha uniquement, pendant la fin de sa vie, à développer et perfectionner le réseau ferré conduisant en Alsace-Lorraine.

La mort de Moltke précéda de quelques mois seulement la conclusion de l'alliance franco-russe, qui allait poser au grand état-major de Berlin un problème délicat. La position de l'Allemagne, entre ses deux voisins de l'Est et de l'Ouest, était fort périlleuse. Cependant la mobilisation de l'armée russe, dispersée sur une immense étendue et mal servie par des voies de communications insuffisantes, devait être lente et sa concentration plus lente encore. L'Allemagne pouvait donc employer la méthode qui avait si souvent réussi à Napoléon, en agissant d'abord avec la masse de ses forces contre la France et en essayant de la mettre au plus vite hors de cause, puis de se retourner vers sa frontière orientale; il était nécessaire, pour réussir, que l'offensive fût vivement menée et aboutit sans retard à un résultat décisif. Mais dès leurs premiers pas sur notre territoire, les colonnes allemandes se seraient heurtées à nos barrières fortifiées, trop puissantes pour être enlevées d'assaut et difficiles à tourner par les minces couloirs que le général de Rivières avait laissés vides d'ouvrages. Seul un mouvement à grande envergure par les pays neutres permettait de les éviter.

L'existence de ces digues gênantes n'était pas le seul obstacle à la rapidité de l'attaque allemande. Le manque d'espace pour aligner ses immenses effectifs eût également entravé. Déjà en 1870, la frontière, du Rhin à la Moselle, suffisait à peine au déploiement stratégique de ses seize corps d'armée. En abordant la Sarre, l'armée de Steinmetz empiéta sur la zone de marche de celle du

prince Frédéric-Charles et celui-ci s'emporta au point d'enjoindre à un de ses divisionnaires de faire dégager, au besoin par la force, les routes qui lui étaient attribuées. Depuis lors, le nombre des corps d'armée a considérablement augmenté et le traité de Francfort a réduit la frontière de presque 50 kilomètres. Sur un front si exigü, les envahisseurs eussent été obligés de s'échelonner en profondeur, ramenant la guerre à un gigantesque combat d'usure, peu fait pour brusquer la solution.

Ces considérations militaient en faveur d'une offensive par la Belgique et le Luxembourg. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur la carte pour constater que la voie d'accès naturelle de la plus grande partie de l'armée allemande passe par cette région. Les territoires de huit corps d'armée allemands



- > Ligne de Paris à la pointe nord de la frontière franco-allemande, prolongée à travers l'Allemagne.
- 1 à 21 Corps prussiens, saxons, etc.
- 1B à 3B Corps bavarois.
- G Garde prussienne.
- ~ Région fortifiée française.

sont situés à hauteur de notre frontière, les dix-sept autres s'étendent plus au Nord, et, pour chacun d'eux, le chemin le plus court, de leur chef-lieu à Paris, entre en France par la Belgique ou le Luxembourg. Aucun obstacle naturel. Trois places fortes seulement (Liège, Namur, Maubeuge), isolées, sans lien entre elles et qu'on croyait pouvoir réduire ou masquer à peu de frais, jalonnent la route de Paris par les vallées commodes de la Meuse et de l'Oise.

« Nécessité n'a pas de loi », devait dire plus tard un chancelier impérial. Le « chiffon de papier » d'un traité de neutralité n'allait pas peser lourd en regard des exigences stratégiques. Sitôt leur décision prise, les Allemands se

mirent à l'œuvre. De même que, pendant vingt ans, ils avaient perfectionné le réseau alsacien-lorrain et les lignes adjacentes, de même, à partir de 1893, ils ont procédé à la réfection des voies de la Prusse rhénane aboutissant à la frontière belge, marquant ainsi manifestement leur intention de reporter vers le Nord la zone de concentration d'une partie de leurs forces.

En même temps, rompant avec la tradition de Moltke, l'état-major allemand entreprenait de fortifier l'Alsace-Lorraine. Les camps retranchés Metz-Thionville, Strasbourg-Molsheim, ainsi que les ouvrages de Neuf-Brisach et d'Istein, lui permettaient, le cas échéant, d'économiser ses troupes dans le pays d'empire pour accroître la masse opérant par la Belgique.

Ces divers travaux ne tardèrent pas à éclairer les milieux militaires à Bruxelles et à Paris. Personne ne douta plus des visées de l'Allemagne sur les routes de Belgique, mais on différa d'opinion au sujet de l'amplitude de son mouvement offensif. Certains officiers, notamment les généraux belges Brialmont et Déjardin, exprimèrent l'avis que l'invasion germanique couvrirait de son flot toute l'étendue du royaume neutre en passant au Nord de la Meuse. En France, presque tous les écrivains militaires, notamment les généraux Langlois et Bonnal, estimèrent, au contraire, que l'attaque principale s'accomplirait en Lorraine et qu'une simple armée d'aile emprunterait les itinéraires du Sud de la Belgique, sans traverser, ni même atteindre la ligne Liège-Namur.

D'autre part les principes offensifs qui avaient toujours été en honneur chez nous depuis 1870 devaient nous faire rechercher l'initiative de l'attaque sur les Allemands. Or, comme nous ne voulions pas violer la neutralité belge, il ne nous restait d'autre parti à prendre que de porter une fraction très importante de nos forces vers l'Est, vers l'Alsace-Lorraine.

LE GROUPEMENT DES ARMÉES ET LES PREMIÈRES OPÉRATIONS

Ainsi les doctrines stratégiques des deux adversaires allaient donner aux mouvements de leurs armées une physionomie différente. Les Allemands devaient tenter d'obtenir la décision par un vaste mouvement ayant son pivot au mont Donon et son aile marchante au delà de la Sambre et de l'Oise, tandis qu'ils restaient sur la défensive en Alsace. Les Français voulaient attaquer sans retard sur toute la frontière franco-allemande.

Les grandes unités se groupèrent de la manière suivante :

La France répartissait ses troupes de premier choc en cinq armées : la 1^{re} armée (Dubail) s'alignait sur les Vosges, de la Suisse au Donon; la 2^e (Castelnau), du Donon à Metz; le 3^e (Ruffey) faisait face, en Woëvre, à la région fortifiée Metz-Thionville; les 4^e et 5^e armées (Langle de Cary et Lanrezac) se formaient sur la frontière belge; l'armée anglaise, forte de deux corps d'armée seulement, devait prolonger l'extrême gauche du dispositif.

L'Allemagne, qui mettait en première ligne, non seulement des corps actifs et de réserve, mais des régiments territoriaux, disposait, pour la première bataille générale, d'une masse de plus de quarante-quatre corps d'armée, répartie en neuf armées. Seule une de ces armées, celle du général von Deimling, beaucoup plus faible que les autres, avait pour mission de rester sur la défensive derrière les Vosges. Tout le reste de l'énorme machine se concentrait entre Aix-la-Chapelle et Strasbourg, pour converger sur notre frontière du Nord

Est; c'étaient de la droite à la gauche, les 1^{re} (von Kluck), 2^e (von Bülow), 3^e (von Hausen), 4^e (duc de Wurtemberg), 5^e (kronprinz de Prusse), 6^e (kronprinz de Bavière), 7^e (von Heeringen) armées. Une armée provisoire, en avant-garde de l'aile droite, dite armée de la Meuse (von Emmich) et composée



d'éléments immédiatement prêts, était chargée de pénétrer en Belgique à l'expiration de l'ultimatum adressé au roi Albert et d'emporter Liège par une attaque brusquée.

Dès la nuit du 3 au 4 août, les premières troupes allemandes franchissaient la frontière belge et le lendemain se présentaient devant la forteresse wallonne. La garnison, augmentée d'une division et demie de l'armée de campagne et vigoureusement commandée par le général Lemay, repoussait tous les assauts et couvrait de cadavres ennemis les glacis de ses ouvrages. Le général von Emmich dut attendre l'arrivée de la grosse artillerie pour réduire la place.

Presque au même moment les troupes françaises pénétraient en Alsace. Le 7 août, une brigade de l'armée Dubail refoulait la couverture allemande à Altkirch et, le lendemain, entra à Mulhouse. Nos bataillons de chasseurs s'emparaient des cols des Vosges et descendaient dans les vallées alsaciennes. En Lorraine annexée, le général de Castelnau, malgré deux échecs à Lagarde (11 et 14 août), prenait à son tour l'offensive et occupait, le 18 août, la ligne Delme-Morhange-Sarrebourg.

Enfin notre aile gauche se portait aussi en avant. Comme nous l'apprit le communiqué officiel du 25 août, « l'admirable effort des Belges » sollicitait l'entrée de nos armées dans leur pays, où, furieux de la résistance inattendue qu'ils rencontraient, les Allemands tentaient de dompter la vaillante nation par la terreur, incendiant partout villes et villages, fusillant sur leur passage d'inoffensifs habitants.

Dès le 10 août, notre aile gauche prenait ses dispositions pour entrer en Belgique. L'armée Ruffey quittait sa position face à Metz pour se former vers le Nord-Est, sa droite à hauteur de Longwy, ce qui permettrait à l'armée Langle de Cary d'appuyer à gauche; l'armée Lanrezac s'établissait entre Meuse et Sambre. Le maréchal French concentrait ses troupes de manière à les amener, le 23 août, entre Sambre et Escaut, sur le front Condé-Binche.

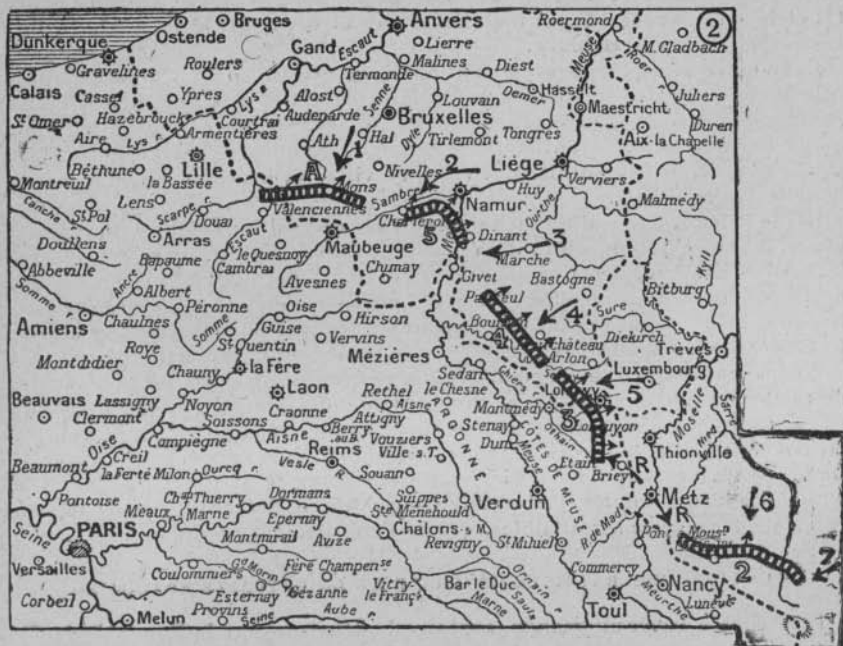
Comme en Alsace, comme en Lorraine, comme en Woëvre, où nous venions de rejeter un raid ennemi à Mangiennes (10 août), les prises de contact nous furent favorables. Notre cavalerie, puis une avant-garde de toutes armes, remportaient de brillants succès à Dinant (15 août). Mais ce n'étaient en quelque sorte que des levers de rideau. Fidèle à son principe de ne paraître à la bataille que toutes forces réunies, l'adversaire ne se faisait précéder que de détachements de découverte assez faibles, qui ne s'engageaient pas à fond.

LA PREMIÈRE BATAILLE GÉNÉRALE ET LA RETRAITE FRANÇAISE

La véritable armée allemande, après avoir débarqué sur la ligne Aix-la-Chapelle-Malmédy-Trèves-Metz-Strasbourg, s'avancait sur un front imposant. Le général von Kluck (1^{re} armée), sans se soucier des forts de Liège, dont le dernier ne tomba que le 15 août, passait la Meuse en aval de la ville, battait, à Aerschot, l'armée de campagne belge qui se repliait définitivement sur Anvers, et occupait Bruxelles (20 août). Le général von Bülow (2^e armée), venant de la région d'Eupen, franchissait le fleuve à Huy, pour aller se déployer sur le terrain de la campagne de 1815, puis rabattre la ligne ainsi formée vers la Sambre, entre Namur et Charleroi. Le général von Hausen (3^e armée) et le duc de Wurtemberg (4^e armée), de la base Malmédy-Saint-Vith, se portaient, travers l'Ardenne, sur Dinant et Neufchâteau; à leur gauche venait se souder la 5^e armée, du prince royal de Prusse, concentrée à Trèves et à Metz, par le Luxembourg.

A l'Est de Metz, l'armée du prince héritier de Bavière (6^e) marchait contre le front de celle du général de Castelnau, qui voyait en même temps son flanc droit menacé, vers Sarrebourg, par le général von Heeringen (7^e armée) et sa gauche par des éléments sortis du camp retranché de Metz. C'est dans cette région que commença l'action générale, le 20 août. Nos troupes prises à partie

de trois côtés à la fois, ne purent continuer à avancer : un corps d'armée ayant fléchi brusquement, cette défaillance provoqua le recul de toute la ligne. Soutenu par des renforts prélevés sur la garnison de Toul et sur l'armée Dubail, le général de Castelnau disputa pied à pied le terrain à l'ennemi et l'arrêta



La première bataille générale (20-23 août).

Les grosses flèches indiquent la direction générale des diverses armées allemandes — R → désigne l'offensive d'éléments empruntés à la garnison de Metz.

définitivement sur la ligne du Grand Couronné de Nancy et de la Mortagne (7 septembre) ; mais nous avions dû renoncer à presque tout le terrain précédemment gagné, notamment à Mulhouse (27 août).

A l'aile gauche, le 21 et le 22 août, nos 3^e et 4^e armées se heurtaient aux colonnes allemandes dans le Luxembourg belge. Le terrain, très boisé, ne se prête pas aux reconnaissances d'avions, ni de cavalerie ; l'artillerie y manque de vues. Notre infanterie, qui se laissa surprendre sur plusieurs points, dut céder devant le nombre et fut rejetée vers la frontière. Cette retraite découvrit le flanc droit de notre 5^e armée, qui, dépassant Charleroi et Dinant, atteignait presque Namur ; elle se replia sans trop de difficultés. Le corps expéditionnaire anglais, obligé de suivre le mouvement général et pressé par toute l'armée du général von Kluck, se trouva, le 26 août, sérieusement compromis entre Landrecies et Cambrai et ne se dégagait qu'avec peine.

Ainsi tout avait changé. Aux avantages partiels des premiers jours succédait une série de revers sur tout le front de bataille. Qu'allions-nous faire pour y remédier et rétablir l'équilibre en notre faveur ?

Un chef de valeur ordinaire eût sans doute choisi, en arrière, une solide position défensive, derrière la Meuse, par exemple, ou derrière l'Aisne, ou en s'appuyant à la place de Reims. C'est l'expédient banal, facile, qui se présente naturellement à l'esprit et nécessite, de la part du commandement, le minimum de combinaisons et d'activité; il ne fait, le plus souvent, que retarder l'heure de la défaite finale. Le généralissime français a préféré prendre un parti plus énergique et ne rencontrer à nouveau son adversaire qu'en l'attaquant. Une telle solution, aussi difficile à concevoir qu'à exécuter, ne peut s'accomplir qu'en prenant franchement du champ et en sacrifiant une large zone du territoire national. Pour se retirer rapidement sans atteindre le moral de la troupe, pour diriger l'armée vers le point le plus favorable, l'arrêter au bon moment, ni trop tôt, ni trop tard, et reprendre alors la marche à l'ennemi, il faut un coup d'œil infailible et une fermeté de caractère peu commune.

Notre repli se poursuivait heureusement. Quelques vigoureux coups de boulot, notamment celui de l'armée Lanrezac à Guise, qui infligea à la Garde et au 10^e corps prussien un sanglant échec, ralentirent la poursuite ; nous nous dérobâmes en toute tranquillité vers la ligne Paris-Verdun et au delà.

A la résolution prise par le commandement français devait correspondre une décision de notre adversaire. Jusque-là tout avait réussi aux Allemands. Leurs armées, immenses fourmilières de centaines de milliers d'hommes, semblaient mues par un mouvement d'horlogerie, impeccable et sûr. La mobilisation, la concentration, le déploiement de l'innombrable masse, sa marche à travers la Belgique s'étaient déroulés dans les moindres détails conformément au programme établi d'avance. L'irrésistible raz de marée avait balayé la courageuse, mais éphémère résistance des Belges, puis, du premier élan, rejeté partout les forces anglo-françaises sans subir le moindre échec sur une ligne longue de plus de 300 kilomètres.

Il y avait pourtant une ombre au tableau. Les Allemands avaient escompté que, grâce à leur supériorité numérique, à leur préparation plus avancée et à la direction de leur attaque, ils prendraient les alliés à revers et, enveloppant tout ou partie de leurs forces, leur infligeraient une défaite écrasante. Cet espoir était déçu. Non seulement nos armées n'avaient pas été anéanties, mais elles échappaient à l'étreinte, avec des pertes sérieuses sans doute mais sans être entamées et en conservant tous leurs liens tactiques. Ainsi la campagne ne s'achevait pas au premier jour, par un coup de tonnerre. Le contact perdu, il fallait reprendre la lutte sur des bases nouvelles que le plan de campagne, si soigneusement établi à Berlin, ne pouvait avoir envisagées.

LA VICTOIRE DE LA MARNE

L'armée d'invasion descendait vers le Sud ; son aile droite allait trouver Paris sur son chemin. C'était une proie tentante, malgré les ouvrages défensifs, de valeur inégale, qui jalonnaient le périmètre démesuré de son camp retranché. Quel parti les Allemands prendraient-ils ? Emploieraient-ils une fraction de

leurs forces à attaquer la capitale française ou les consacraient-ils en entier à détruire notre armée, qui continuait à se retirer sur la Marne et l'Ornain ?

La doctrine de guerre allemande est assise sur un certain nombre de dogmes, qui dictent toujours sa conduite. L'un d'eux proclame qu'il faut négliger les objectifs géographiques, ne s'attacher qu'à l'armée ennemie et ne lui laisser trêve ni repos jusqu'à ce qu'elle soit anéantie. Mais l'offensive contre l'armée française se présentait moins avantageusement qu'en Belgique; pour l'atteindre on devait se porter à sa suite entre les places fortes de Paris et Verdun, qui rendaient impossible la manœuvre favorite des Allemands, l'enveloppement. Au contraire, c'était l'armée allemande qui, à son tour, courait le risque de l'enveloppement, nos deux camps retranchés jouant, vis-à-vis de ses ailes, le même rôle que Metz à l'égard de nos armées Castelnau et Ruffey au mois d'août.

Dans cette situation embarrassante les Allemands commirent une erreur d'appréciation. Ils ne soupçonnèrent pas la manœuvre habile de notre général



Situation des armées le 5 septembre.

Deux nouvelles armées françaises : 6, armée Maunoury; 7, armée Foch; la 5^e armée (Lanrezac) est passée sous le commandement du général Franchet d'Espérey, la 3^e (Ruffey) sous le commandement du général Sarrail.

en chef et attribuèrent notre rapide recul à une démoralisation complète. Contre un ennemi en fuite, point n'est besoin de précautions. Il suffit de courir sur lui par le chemin le plus court, comme le vieux Moltke à Sedan, et de

l'atteindre pour le disperser ou le prendre (1). Ainsi en décidèrent les Allemands. Leur aile marchante s'infléchit vers le Sud-Est et leurs cinq armées s'enfoncèrent, à marches forcées, dans le couloir entre Paris et Verdun.

C'est la faute qu'attend le général Joffre. Il avait d'abord pensé à ne s'arrêter que sur la Seine, mais le 5 septembre, voyant l'ennemi complètement engagé entre nos deux forteresses, il prend le parti de passer aussitôt à l'offensive.

Les dernières journées de la retraite ont été mises à profit pour renforcer notre ligne en Champagne, en prélevant des unités sur nos armées de l'Est et en faisant appel à des corps de réserve qui n'avaient pas été employés en Belgique. On a pu ainsi former deux nouvelles armées : l'armée Foch, qui s'intercale entre celles des généraux Franchet d'Espérey (ancienne armée Lanrezac) et Langlé de Cary; l'armée Maunoury, à l'extrémité occidentale du front. Cette dernière armée, s'appuyant au camp retranché de Paris, doit faire face à l'Est et attaquer, sur l'Oureq, l'aile droite allemande à revers. La 3^e armée, dans le



Situation des armées le 9 septembre.

commandement de laquelle le général Sarraill remplace le général Ruffey, a l'ordre, par un mouvement symétrique, de s'adosser à Verdun en regardant l'Ouest et de foncer sur le flanc du kronprinz de Prusse; le centre composé des

(1) « La marche reprendra demain dès l'aube. Partout où l'on trouvera l'adversaire, on l'attaquera vigoureusement. » (Directive du grand quartier général allemand pour la journée du 31 août 1870).

forces anglaises et des armées Franchet d'Espérey, Foch et Langle de Cary, marchera contre les colonnes ennemies sur le front Meaux-Vitry-le-François.

Ainsi commence, le 6 septembre, la bataille de la Marne. Les Allemands, d'abord déconcertés par cet assaut général, qu'ils n'ont pas prévu, reprennent bientôt contenance et s'évertuent, tout en parant aux attaques de flanc, à rompre la ligne française, leur principal effort se portant contre l'armée Foch.

Celle-ci, non seulement, tient tête à la 3^e armée allemande, mais réussit, en pleine action, à grouper sur sa droite une partie des troupes de sa gauche et à déborder l'adversaire; elle le rejette en désordre à travers la région difficile des marais de Saint-Gond. A gauche, le maréchal French et le général Franchet d'Espérey bousculent l'ennemi au delà du Grand-Morin et de la Marne; à droite, l'armée Langle de Cary gagne également du terrain. Aux ailes, l'armée Maunoury, malgré les tentatives désespérées du général von Kluck pour l'en-



Situation des armées le 21 septembre.
T désigne des groupes territoriaux du général Brugère.

foncer et la tourner par le Nord, réussit, grâce à l'arrivée d'une division de renfort, à se maintenir, menaçante, sur l'Ourcq, tandis que, entre Verdun et Révigny, l'armée Sarrail, au prix de pertes considérables, héroïquement subies, fixe devant elle les forces plus que doubles du kronprinz.

Le 9 septembre, la retraite des Allemands est générale. Dans leur hâte d'échapper aux mâchoires de l'étau qu'ils craignent de voir se refermer sur eux,

ils sèment les routes de trainards et de matériel. Nos troupes, harassées par trois semaines de marches et de combats ininterrompus, ne sont plus en état de transformer la défaite en désastre. L'ennemi met à profit ce répit pour s'arrêter à hauteur de l'Aisne et s'organiser défensivement entre l'Oise et la Meuse (en aval de Verdun). De violents combats se livrent sur ce front; l'action s'y cristallise peu à peu, chaque parti consolide ses points d'appui, approfondit ses tranchées, multiplie les défenses accessoires. A la guerre de mouvements succède la guerre de positions.

DE L' AISNE A LA LYS

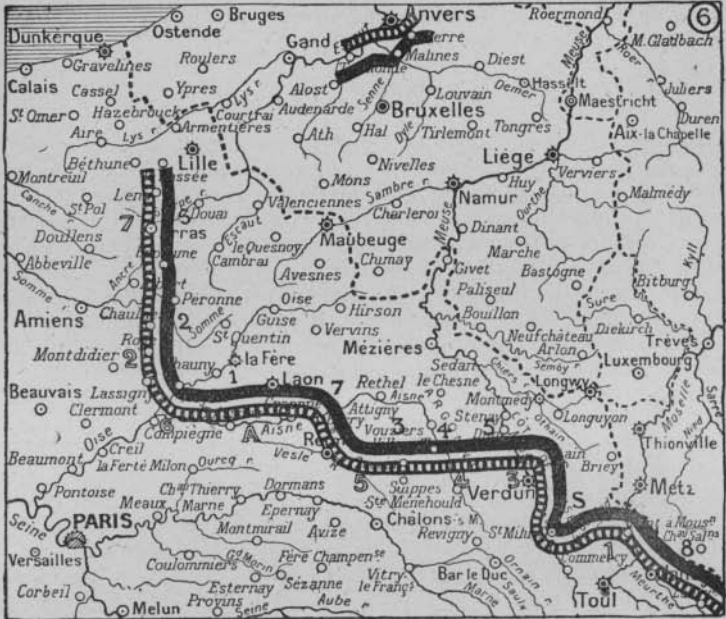
La bataille de la Marne a rétabli l'équilibre entre les deux adversaires. Ni l'un ni l'autre ne paraît en mesure de remporter une victoire décisive. Les Allemands occupent une partie de notre territoire, mais leur plan de campagne a avorté. Et cependant il leur faut vaincre et vaincre vite. Si la guerre dégénère en une lutte d'usure, le germanisme, moins riche en hommes et en approvisionnements que les alliés, impuissant sur mer, est battu d'avance. Les généraux, les hommes d'Etat prussiens le savent : ils l'ont dit et écrit cent fois. Attaquer, attaquer pour profiter de l'avance acquise, attaquer avant que les Russes et les Anglais ne puissent instruire et mobiliser leurs inépuisables réserves, attaquer pour paralyser les velléités d'intervention des neutres hostiles, attaquer toujours, c'est la seule planche de salut; l'Allemagne attaquera jusqu'à son dernier souffle et, lorsqu'elle cessera d'attaquer, s'effondrera d'un coup.

Si la dernière bataille avait été perdue, c'était parce que les assaillants avaient négligé le principe de l'enveloppement, et, au lieu de tourner les Français, avaient livré combat sur un terrain où les flancs de leur propre armée se trouvaient compromis. L'occasion manquée sur la Marne pouvait se retrouver sur l'Aisne en manœuvrant plus rationnellement, en mettant en pratique un autre principe, oublié jusque-là, celui de l'économie des forces. Pas d'offensive générale sur tous les points. Une défensive active au centre fixerait l'ennemi et donnerait la possibilité de rassembler des effectifs importants sur les ailes et de border la ligne adverse. La troisième phase de la guerre commençait.

Le flanc droit de notre armée principale s'appuyait alors à la place de Verdun et aux défenses des Hauts de Meuse, qui relient Verdun à Toul. Une première attaque allemande, partie de Metz, avait pris pied sur les Côtes, mais était venue se briser devant le fort de Troyon. L'entreprise, renouvelée quelques jours plus tard avec des forces importantes — environ quatre corps d'armée formant le « détachement d'armée » du général von Strantz — réussit, grâce à une puissante artillerie de siège, à réduire le fort du Camp des Romains (26 septembre), à franchir la Meuse à Saint-Mihiel et à pousser jusqu'à la vallée de l'Aire. Là s'arrêtèrent les succès de l'ennemi. Nos troupes convergeant sur la colonne qui a passé la Meuse, la rejettent sur la rivière.

Les opérations contre notre flanc droit n'étaient qu'une simple diversion comparées à l'action plus importante, renouvelée sans relâche, contre notre flanc gauche. L'ennemi aiguille vers l'Ouest tous les renforts venus d'Allemagne, toutes les unités qu'il peut prélever sur le reste de sa ligne, provenant surtout de la région de Nancy et d'Alsace. Mais aux mouvements de troupe allemands

correspondent parallèlement des déplacements d'effectifs français. Sur l'échiquier de Champagne, les adversaires roquent en même temps. Notre commandement, qui a deviné les intentions de son antagoniste, déjoue ses tentatives à mesure qu'elles se produisent. Non seulement les Allemands n'arrivent pas à nous envelopper, mais ils sont incapables d'allonger leur dispositif vers l'Ouest;



Situation des armées le 30 septembre.
S, détachement d'armée von Strantz, opérant sur Saint-Mihiel.

nous les obligeons à le rejeter vers le Nord et à remonter de plus en plus dans cette direction, leur nouvelle ligne devenant perpendiculaire à la première et décrivant un gigantesque L, qui ira bientôt de la mer du Nord aux Vosges, avec son sommet au confluent de l'Aisne et de l'Oise.

Le *Bulletin des Armées de la République*, dans son résumé du 5 décembre, a appelé fort exactement cette période de la campagne, la « course à la mer »; le chemin de fer et l'automobile y jouèrent un rôle aussi actif que le fusil et le canon. Dès le début de cette course, les Allemands se rendirent compte qu'ils ne la gagneraient pas. Une fois de plus, il fallait trouver autre chose, imaginer une méthode plus efficace de venir à bout des alliés.

Sur un point, le grand état-major prussien mérite qu'on lui rende justice. Les insuccès répétés le laissèrent inébranlable dans sa détermination et n'amoindrirent par son ardeur. Le plan stratégique, qui consistait à annihiler la résistance française avant de se retourner contre les Russes, a échoué. On n'a

pu ni nous entourer en Belgique, ni nous enfoncer sur la Marne, ni nous tourner sur l'Aisne et en Picardie. Trois fois la manœuvre allemande n'a pas atteint son but. A ce jeu, d'autres se laisseraient peut-être. Les Allemands, non. Pour la quatrième fois, ils vont prendre l'offensive, et, au lieu de limiter cette offensive à un seul des théâtres d'opérations, ils vont la développer sur les deux et essayer d'obtenir la décision en même temps à l'Est et à l'Ouest, en Pologne et en Flandre. Contre les Russes, dont ils viennent de repousser facilement un raid audacieux en Prusse, ils préparent une invasion générale en cinq grosses colonnes, avec le concours des Autrichiens. Contre les Français, dont les renforts remontent vers la Flandre, ils veulent tenter, avant de les voir atteindre la mer du Nord, un dernier essai d'enveloppement, avec une masse de troupes telle qu'elle balayera toute résistance. Si la manœuvre réussit, elle livrera au vainqueur les ports de la mer du Nord et du Pas-de-Calais, base d'action contre la Grande-Bretagne. Ainsi les nouvelles dispositions prises par les Allemands visent simultanément les trois puissances qui les combattent : Russie, France, Angleterre.

LA BATAILLE DE FLANDRE

Pour réaliser cette conception grandiose, il faut, comme prélude, procéder au déblaiement de la Belgique. L'armée de campagne du roi Albert, dont le gros est à Anvers, tient les avancées du camp retranché, ainsi que les passages du moyen Escaut et de la Lys. Le premier objectif est donc Anvers, dont les défenses passent pour un modèle de fortification permanente, avec leur double ceinture d'ouvrages, leur artillerie à longue portée, les zones d'inondations qu'on peut tendre en avant des approches.

La chute de Maubeuge, le 7 septembre, a rendu disponibles les pièces de siège géantes qui ont fait tomber déjà Liège et Namur. Le 26, elles sont en position devant le secteur Sud du camp retranché d'Anvers. Les troupes belges soutiennent vaillamment le bombardement, mais gardent une attitude défensive, sans chercher à passer sur le corps de l'infanterie ennemie pour faire taire ses canons. Rien ne tient contre les projectiles monstres des mortiers de 305 et de 420. Cuirassements et bétonnages s'écrasent sous les obus à explosifs. Une large brèche s'ouvre dans la première enceinte des forts. L'infanterie allemande s'y glisse et s'y maintient. Dès lors Anvers est perdu. En vain une brigade de marins anglais arrive au secours de la place. Il est trop tard. Dès que les batteries se sont rapprochées, elles nivellent au ras du sol les ouvrages de la seconde ligne. La fin est proche.

Le 9 octobre, les défenseurs évacuent la ville et effectuent leur retraite par la mince bande de terrain comprise entre l'Escaut et la Zélande hollandaise. Lorsque les Allemands font irruption, près de Termonde, au Nord du fleuve, la majeure partie de l'armée belge est en sûreté; l'arrière-garde seule, coupée, passe en territoire neutre où elle est désarmée.

En s'emparant en quelques jours d'Anvers, chef-d'œuvre du célèbre Brialmont et un des camps retranchés les plus vastes et les plus solides du monde, les Allemands venaient de remporter un succès foudroyant, qui, au premier abord, paraissait triomphal; mais un examen attentif en réduisait singulièrement l'ampleur. En général une forteresse est destinée soit à interdire l'accès

d'une région sans défenses naturelles, soit à barrer un défilé, une route ou un chemin de fer. La place d'Anvers offrait un caractère spécial, unique même. Elle avait été construite, non dans le voisinage des frontières menacées, mais au contraire aussi loin d'elles que possible. Elle devait servir de « réduit national », de lieu d'asile à l'armée belge, au cas où celle-ci ne pourrait tenir la campagne. Il s'ensuit que la prise de ce camp retranché n'avait de valeur que si elle se doublait de la capture de l'armée qui y a cherché un abri. Le corps de siège, en s'attaquant aux forts de la rive droite de l'Escaut avant d'avoir assuré l'investissement sur la rive gauche, avait commis une erreur grossière qui permit à l'armée belge de se dégager. La victoire restait incomplète.

Les Allemands suivent d'assez loin leurs adversaires : Gand, Bruges, Ostende, tombent sans combat entre leurs mains ; mais, derrière l'Yser, les troupes belges font tête et arrêtent leur marche. Sur cette rivière aux bords plats, qui coule nonchalamment dans une région basse, quadrillée de digues et de canaux, va se jouer la grande partie. Là se décidera le sort de Dunkerque, de Calais et de Boulogne. Là se portera l'attaque torrentielle sur la gauche des alliés. Les troupes qui s'y emploieront sont désignées d'avance. On n'a pas voulu confier cette offensive sans frein ni merci à des hommes déjà fatigués par deux mois de guerre. Des contingents frais, des corps d'armée de nouvelle formation, composés surtout de volontaires, d'adolescents ignorant encore l'horreur de la bataille, se lanceront contre les tranchées de Flandre. La fleur de la jeunesse berlinoise, enthousiaste et novice, inhabile au maniement du fusil, mais gorgée de promesses de récompenses, enivrée de chants guerriers, courra tête baissée sur l'ennemi et, coûte que coûte, se frayera un chemin jusqu'à Calais, but suprême que lui a désigné l'ordre impérial.

En face d'eux, les régiments belges, étayés à leur droite, à Dixmude, par nos fusiliers marins, flanqués à gauche par la flotte légère franco-anglaise, attendent calmement l'attaque.

Un formidable bombardement la prépare ; puis, lorsqu'ils jugent les défenseurs suffisamment ébranlés par les rafales de gros projectiles, les fantassins allemands s'avancent sur tout le front, de Nieuport à Dixmude. Ces troupes inexpérimentées ne savent guère utiliser le terrain et connaissent mal le combat de tirailleurs ; une ferme discipline du rang est nécessaire pour les maintenir dans la bonne direction. Comme leurs ancêtres, les grenadiers prussiens de Valmy, c'est en, un bloc serré, profond, que les recrues entrent dans la fournaise. Les obus ouvrent des brèches dans cette masse compacte, mais les trouées béantes se referment aussitôt. Bientôt la fusillade décime les lourdes colonnes ; les mitrailleuses fauchent leurs files avec une inexorable précision ; sur le point d'atteindre les tranchées des alliés, l'attaque s'arrête, plie, se brise et reflue vers l'arrière. Dix fois les Allemands se reforment stoïquement et reviennent à la charge ; dix fois leurs régiments fondent sous le feu. L'un d'eux, plus heureux, profite d'un moment de lassitude des Belges, franchit la rivière et enlève le village de Ramscapelle, obligeant la ligne de défense à se reporter jusqu'à la voie ferrée, à quelques centaines de mètres vers l'Ouest. Un renfort de tirailleurs algériens contre-attaque vigoureusement et, chargeant au son des clairons, reprend à la baïonnette, le point d'appui si laborieusement conquis. Cette action met fin aux efforts désespérés des Prussiens. Après quinze jours d'as-

sauts infructueux, ils renoncent à forcer le passage. Dès le 28, la fusillade cesse, la canonnade se tait. Quand, le lendemain, les Belges rompent les digues, l'inondation ne recouvre que des cadavres et quelques canons enlizados dans la boue.

Les stériles hécatombes de l'Yser n'ont pas détourné les Allemands de leurs projets sur Calais. Leur défaite est due, selon eux, aux difficultés de terrain, aux formations vicieuses de leurs bataillons de conscrits. Sur un point mieux choisi, avec des troupes plus aguerries, ils prendront une éclatante revanche. Ils ont justement remarqué que notre ligne s'incurve, autour d'Ypres, en un



Situation depuis le 15 novembre.

B. armée belge et armée française du général d'Urbal, placées, avec les armées 7 et 2, sous le commandement en chef du général Foch; l'armée désignée par le chiffre 7 est passée sous le commandement du général de Maud'huy.

de mi-cercle convexe défavorable à la défense. Contre ce saillant, il est aisé de prononcer des attaques convergentes avec d'autant plus de chances de succès que ses faces sont exposées au tir d'enfilade.

A la fin d'octobre, les Allemands ont concentré vis-à-vis de leur objectif des forces imposantes, parmi lesquelles figurent deux corps d'armée d'élite : le 15^e, de Strasbourg, toujours tenu en haleine à la frontière française, et la Garde, dont la fermeté et l'élan n'ont pas été affaiblis par les pertes énormes éprouvées à Dinant, à Guise et dans les marais de Saint-Gond.

Le 30 octobre, du Nord, de l'Est, du Sud, les colonnes d'attaque se précipitent sur les positions des alliés. Les troupes françaises et anglaises, qui mon-

tent la garde autour de la vieille cité flamande, ne se laissent pas émouvoir. La lutte prend le même caractère d'acharnement que sur l'Yser, avec les mêmes résultats ; chaque fois que l'ennemi enlève des tranchées, une contre-attaque l'en chasse. Le 11 novembre, une poussée particulièrement énergique de la Garde prussienne perce le front britannique et gagne la lisière méridionale d'Ypres, mais ne peut s'y maintenir et cède devant les baïonnettes anglaises. C'est le point culminant de la bataille. Après l'échec de la Garde, l'intensité de la crise décroît rapidement. Le 15, l'accalmie est générale ; les Allemands, découragés, ne sortent pas de leurs lignes. Il n'est plus question de prendre Calais. La quatrième phase de la guerre s'achève par un nouveau et douloureux revers pour les armes germaniques.

L'ACCALMIE

Les six dernières semaines de l'année n'ont plus vu d'offensive générale allemande contre nos armées. De la Suisse à la mer du Nord, on ne relève que des affaires de détail, des attaques localisées et de portée réduite. L'ennemi conserve une attitude défensive sur le théâtre d'opérations occidental et ne montre d'activité qu'en Pologne. Après quatre mois de guerre, après quatre tentatives successives, il abandonne le plan de campagne préparé depuis vingt ans avec méthode et persistance ; il en prend même le contre-pied. Toutes ses formations disponibles prennent la route de l'Est pour renforcer les armées du feld-maréchal von Hindenburg, qui possède toute la confiance et porte tout l'espoir de la nation. A lui revient l'ingrate mission de mettre hors de cause les contingents moscovites. Cette détermination n'a certainement été prise qu'en désespoir de cause, comme pis aller, car on sait, à Berlin comme ailleurs, que les Russes, dont la capacité offensive a pu quelquefois être mise en question, sont inébranlables dans la défensive, surtout à l'intérieur de leurs frontières et au cœur de l'hiver.

Pour en arriver à ce renversement de sa doctrine stratégique, il a fallu qu'un coup sérieux fût porté à la puissance militaire de l'Allemagne. Son prestige est atteint, ses effectifs réduits, ses approvisionnements entamés. Sur les théâtres d'opérations secondaires, la fortune ne lui sourit pas non plus. En Serbie, son alliée a essuyé un véritable désastre ; dans le Caucase, les Turcs sont impuissants ; les colonies d'Afrique, d'Asie, d'Océanie sont tombées aux mains des alliés ; les croiseurs corsaires, traqués sans merci, ont terminé leur audacieuse carrière, tandis que les flottes austro-allemandes, bloquées dans leurs bases navales, ne tentent pas de disputer l'empire des mers aux marines ennemies.

1915 apporte aux alliés les plus magnifiques promesses. Pendant la campagne de 1914, ils ont combattu sans faiblir, toujours avec vaillance, souvent avec bonheur ; plus prudents que leurs adversaires, ils ont su ménager leurs forces et ont réussi, sous le feu, à réparer les fautes initiales, puis à combler les lacunes de leur organisation. Le grain semé lèvera bientôt ; l'année nouvelle verra monter vers le ciel en épis serrés la moisson dorée de la victoire.

CHAMPAUBERT.

(Extrait de l'illustration.)

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE, 1914

Série de fascicules in-12, brochés.

1. Le Guet-apens. 23, 24 et 25 juillet. — Le Choix du Moment. — L'Ultimatum autrichien. — L'Emotion en Europe. 40 c.
2. La Tension diplomatique. Du 25 juillet au 1^{er} août. — Les Tentatives de Médiation. — La Déclaration de Guerre à la Serbie. — Mobilisations autrichienne, russe et allemande. 60 c.
3. En Mobilisation. 2, 3 et 4 août (1^{er}, 2^e et 3^e jours de la mobilisation). — Le Message à la Nation française. — Les Violations de Frontières. — Les Ultimatum allemands. 60 c.
4. La Journée du 4 août. — Le Message au Parlement. — La Session extraordinaire. — Commentaires des grands journaux 60 c.
5. En Guerre. Du 5 au 7 août (4^e, 5^e et 6^e jours de la mobilisation). — La Bataille de Liège. — Escarmouches en Lorraine. — Premières prises navales. 60 c.
6. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre. Suite chronologique des dépêches du Gouvernement français.
— I. Du 5 au 14 août (4^e au 13^e jour de la mobilisation) 60 c.
— II. Du 15 au 31 août 60 c.
8. — III. Du 1^{er} au 30 septembre 60 c.
9. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».
— I. Les Premiers-Paris. Du 15 août au 3 septembre. 60 c.
10. — II. Les Premiers-Bordeaux. Du 4 sept. au 21 octobre. 60 c.
11. A l'Ordre du Jour. — I. Du 8 août au 18 septembre 60 c.
12. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.
— IV. Du 1^{er} au 31 octobre 60 c.
13. A l'Ordre du Jour. — II. Du 19 au 29 septembre. 60 c.
14. — III. Du 2 au 14 octobre. 60 c.
15. Les Pourparlers diplomatiques (23 juillet-4 août)
— I. Le Livre bleu anglais 60 c.
16. A l'Ordre du Jour. — IV. Du 15 au 26 octobre. 60 c.
17. — V. Du 28 octobre au 1^{er} novembre. 60 c.
18. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.
— V. Du 1^{er} au 30 novembre 60 c.
19. A l'Ordre du Jour. — VI. Du 6 au 10 novembre 60 c.
20. Les Pourparlers diplomatiques.
II. Le Livre gris belge (24 juillet-29 août) 60 c.
21. — III. Le Livre orange russe (10/23 juillet-24 juillet/6 août) 60 c.
22. — IV. Le Livre bleu serbe 60 c.
23. La Séance historique de l'Institut de France. Lundi 26 octobre 1914 60 c.
24. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».
— III. Les Premiers-Bordeaux. Du 24 octobre au 9 décembre. 60 c.